

Carole se demande pourquoi ce besoin de partir, de se faire croire qu'ailleurs on pourra tout réinventer, même pour quelques jours, quelques semaines, qu'est-ce qu'on va chercher, qu'est-ce que je vais chercher, moi, à New Delhi, se demande Carole au moment de monter dans l'avion, avec cette affreuse et indéfinissable appréhension au moment où l'appareil va prendre de l'altitude et disparaître dans une épaisse couche de nuages grisâtres avant de resurgir, plus loin, plus haut, dans un ciel soudain limpide et dégagé de toute impureté, dans un monde déjà un peu hors du temps – le temps pour l'avion de prendre sa vitesse de croisière et, pour Carole, de surveiller encore discrètement les consignes de sécurité et les lumières qui demandent de garder les ceintures attachées.

C'est vrai, Carole n'a jamais vraiment aimé

l'avion, et, lorsqu'elle l'avait vu à l'aéroport Charles-de-Gaulle, attendant lui aussi l'embarquement pour le vol de Paris à New Delhi, Carole n'avait pas pensé que David Lynch pourrait agir comme un gri-gri contre le risque de crash ou de détournement, ou, simplement, contre des turbulences ou des orages qui obligeraient le vol à un itinéraire modifié et allongé d'une heure ou de bien pire encore. Non, elle n'y avait pas pensé tout de suite. Elle avait prévenu son mari que David Lynch voyagerait dans le même avion qu'eux. Pascal lui avait fait remarquer que les artistes ont bien le droit de voyager eux aussi, qu'eux aussi doivent prendre l'avion pour se déplacer et qu'il n'y a, après tout, rien de si extraordinaire au fait de se retrouver dans un aéroport international pour un vol international avec une star internationale. D'autant que, avait-elle reconnu, j'ai lu quelque part que David Lynch réside à Paris en ce moment, où il réalise les vitrines des Galeries Lafayette, et il a, paraît-il, une sorte de gourou à Calcutta, donc – donc, c'est normal, ou pas si étonnant (même si Calcutta n'est pas New Delhi) de le voir prendre le même vol que nous, avait conclu Pascal. Puis il avait souri et gentiment ironisé, avec une sorte de condescendance qu'il était le seul à croire bienveillante et imperceptible. Il avait

eu ce geste que Carole trouvait si irritant qu'il lui faisait parfois fermer les yeux ou se mordre la lèvre en esquissant une sorte de sourire de conjuration, pour ne pas avouer combien ce tic lui paraissait insupportablement machiste et prétentieux – un tic, oui, qu'il répétait depuis douze ans qu'ils étaient mariés sans même se rendre compte de l'affront qu'il faisait à sa femme, l'air de rien, deux doigts qu'il posait sur le haut de sa nuque en la grattant du bout des ongles, deux ou trois petits coups très brefs, secs, comme d'une pichenette on se débarrasse d'une poussière sur la veste, pensait-elle à chaque fois que ce mouvement l'exaspérait, c'est-à-dire à chaque fois qu'il achevait de l'humilier par ce geste et cette façon qu'il avait, pour finir, de hocher la tête. À chaque fois elle souriait, se crispait, se raidissait, se taisait. David Lynch ne servirait pas non plus de gri-gri pour que sa vie à elle puisse changer, mais bon, il était là, elle avait pris l'avion avec cet homme que les hôtesses d'Air France avaient reconnu et appelé par son nom, *bienvenue, monsieur Lynch*, et c'est à ce moment-là que Carole avait été traversée par l'idée que l'avion ne craignait rien, que, par la présence de cet homme grand aux cheveux jaunes et blancs dressés sur la tête, avec ses yeux gris-bleu pareils à ceux de James Stewart

et le même air un peu triste, celui des vieux cow-boys fatigués et mélancoliques, l'avion traverserait sans problème la nuit au-dessus de l'Europe et de la Russie, de l'Afghanistan jusqu'à destination. Elle pourrait regarder les écrans pendant tout le voyage, surveiller sur la carte la flèche indiquant le trajet parcouru, voir la forme de l'avion au-dessus de la mer Caspienne, le delta de la Volga, la Fédération de Russie, bientôt Bagdad, onze mille mètres d'altitude, neuf cents kilomètres-heure, aucune raison d'avoir peur, elle n'aurait pas peur, c'était absurde, autant d'avoir peur que de se croire protégée par la présence charismatique d'un artiste aussi célèbre.

Pour l'instant, c'est la nuit. Une nuit où le ciel est une sorte de purée jaune et grise, épaisse et poisseuse, où l'air est collant et presque fétide. Il est trois heures moins vingt, Carole a ouvert son portable, les SMS s'accumulent, *bienvenue en Inde, le prix d'un appel international est de, le prix d'un SMS est de, profitez d'un forfait en tapant le*, etc. Pascal est déjà venu pour affaires et parle à Mercier sans se soucier du ciel et de la couleur de la nuit, sans voir que c'est la nuit parce que, pour lui, le monde ce n'est pas l'étonnement du dépaysement ni même une forme de renouveau,